

LA BOUCHE — CHARLOTTE DELBO



© Archives de la Préfecture de Police (APP), Paris.

Une bouche pincée dans un ovale presque parfait. Elle semble retenir sa respiration, impose une contraction volontaire. Le regard refuse l'objectif en se tenant au-dessus du point d'observation.

Après l'abolition définitive de la marque au fer rouge, en 1832, Alphonse Bertillon quantifie le Corpus Delicti par la photographie. En 1879, l'anthropométrie a remplacé le casier judiciaire à même la chair. Mise en forme du discours scientifique et technique d'identification policière de l'État, le bertillonnage, nouveau signe de la dépendance des corps au corps social et juridique, fixe le cadre d'un monde démocratique naissant : la disciplinarisation de la société, ou comment faire parler le corps sans avoir besoin de la langue. Avant qu'on l'oublie, le corps, et plus tard qu'on en joue, de la discipline, dans les cabines Photomaton pour se tirer le portrait, obligation du contrôle identitaire ou prévision d'un médaillon funéraire.

Arrêtée. Objectivée. Fichée. Signalée. Communiste. Résistante. Charlotte Delbo ne regarde pas l'appareil. Sait-elle déjà que le regard ne donne pas dans la mesure ?

Assistante du « Patron », Louis Juvet, elle le suit avec sa troupe en Amérique Latine afin d'éviter les contraintes de l'Occupation, avant de repartir, seule, pour Paris, en septembre 1941. Le 2 mars 1942, elle est arrêtée. L'histoire commence le 17 mars 1943 en noir et blanc, épaisse chevelure noire et bouclée, barrette de chaque côté avant la tonsure, avant la neige. Ça a commencé avec l'interrogatoire

à La Santé, la mort de l'époux fusillé au Mont Valérien, Georges Dudach. Le transfert au fort de Romainville, à Compiègne, puis le convoi de femmes politiques du 24 janvier 1943 vers Auschwitz-Birkenau. Rajsko et Ravensbrück suivront. Fin de la géographie. Retour de 49 femmes sur 230.

1946, elle s'éclipse d'une maison de convalescence suisse et, seule, écrit. 1965, paraît *Aucun de nous ne reviendra*, premier tome de la trilogie *Auschwitz et Après*. Vingt ans qu'on croie la langue asséchée, à l'image de l'anthropométrie. Fixée dans l'image comme les pieds à l'appel devant les baraquements. « Statue de froid ». Vingt-ans à vivre dans un présent « plus long à traverser qu'un Sahara ». Vingt-sept mois, long comme une gorgée de tisane de savon où d'autres ont lavé leurs pieds, à peine interrompus par le rêve d'une rondelle d'orange qui ne produit pas une once de salive au réveil. La soif ne s'éteint pas. La bouche ne ressent plus l'amertume. Les joues collent aux joues. Les lèvres n'articulent plus. Se réveiller au présent est un cauchemar.

Le froid de l'image, du noir et du blanc, profil et face, une pancarte, une date, un matricule, un nom, Delbo. Sécheresse de l'image. Insupportable immobilité. Quinze mille femmes au garde-à-vous, « du cran, debout ». Vingt-sept mois dans les camps et vingt ans après sur le papier pour dresser des statues de froid, pour ne pas tuer deux fois un mort, pour dépeindre l'imaginable dantesque, pour se servir de « la littérature comme d'une arme », pour recouvrir de mots les corps qui n'ont pas eu de sépulture. Delbo, Antigone moderne.

Des regards qui ne regardent pas. Des sentiments qui ont perdu leur profondeur. Des langues vidées du temps, figées dans la glace. Des femmes crient sur fond de ciel bleu. On ne les entend pas. Elles se tiennent à d'autres qui ne crient plus d'être tombées. Image folle d'un convoi dans le camp. Le mur gris, au fond de l'image. Plus aucune place dans le corps pour s'y retirer, cadré dans le silence d'une histoire sans repos. « Aujourd'hui je ne suis pas sûre que ce que j'ai écrit soit vrai. Je suis sûre que c'est véridique ».

Tout le temps à tenir face, profil, dans l'image disciplinée. Encore aujourd'hui, l'identification à la place de l'individu. Il faut du temps pour mettre les choses sous les yeux avec ce qu'il y a sous les yeux de celle qui écrit. Des yeux qui ne regardent pas, ne témoignent plus de témoigner dans une langue qui fait image avec les mots. Charlotte Delbo écrit, réécrit : « Essayez de regarder. Essayez pour voir. » À défaut de connaître cette absence, cette soif, ce froid, cette faim, faut imaginer. Imaginer maintenant.

En 1975, elle achève une lettre adressée à Jouvet, mort vingt-cinq ans en plus tôt. En Eurydice, elle lui demande si l'on peut vivre dans un monde sans mystère, s'il ne faut pas rêver d'un monde où l'imaginaire soit plus réel que le réel : « Et cette prisonnière au regard sans espoir, était-ce moi ? Ou cette Électre insensible ? » Tenir debout dans la peau d'un autre, jouer pour sauver, le mystère, le personnage, le dialogue. Parce que contrairement aux personnages de roman, « les personnages de théâtre paraissent ne rien cacher mais gardent leur secret ». Existences d'ombre qui n'expliquent rien.

Une femme, regard au-dessus de l'objectif. « Essayez de regarder » pour entendre une voix derrière l'image disciplinée. Fonte des statues de froid. Déborde du cadre la puanteur de la chair en décomposition dont se sont délectés des hommes et des femmes. « Essayez pour voir » d'imaginer ça.

Corinne Rondeau, Paris, juin 2015